

Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Comité de rédaction:

MM. James S. Patty, Claude Pichois. Secrétaire: M. Graham Robb.

Directeur du Centre W. T. Bandy d'Etudes baudelairiennes: M. Claude Pichois

Comité de direction: MM. W. T. Bandy, Larry S. Crist, James S. Patty, Raymond P. Poggenburg

Publié en deux fascicules annuels et un supplément bibliographique par le Centre W. T. Bandy d'études baudelairiennes à l'Université Vanderbilt.

Veuillez adresser toute correspondance au

BULLETIN BAUDELAIRIEN
Box 6325, Station B,
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235, U.S.A.

Abonnement annuel:

Amérique du Nord:\$5.00

Autres continents: \$7.00

Le montant des abonnements doit être adressé, soit par chèque bancaire, soit par mandat, au BULLETIN BAUDELAIRIEN.

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Août 1985

Tome 20, n° 2

SOMMAIRE

UNE LETTRE RETROUVÉE DE BAUDELAIRE SUR WRONSKI: À LAZARE AUGE, 4 FÉVRIER 1854	35
<i>par Donald BUSHAW et Claude PICHOS</i>	
UN ANCÊTRE AUDOIS DE BAUDELAIRE	39
<i>par Jean-Louis BONNET</i>	
BAUDELAIRE ET LÉOPOLD DURAS	45
<i>par Graham ROBB</i>	
“LÉONTINE S’ENTÊTE...”	49
<i>par Sylvain-Christian DAVID</i>	
INFORMATIONS: PAUL BLANC; ERRATA	55

UNE LETTRE RETROUVÉE DE BAUDELAIRE SUR WRONSKI :
À LAZARE AUGÉ, 4 FÉVRIER 1854

La curiosité de Baudelaire est toujours en éveil, surtout pendant les années qui précèdent et suivent 1848. Claude Pichois, s'inspirant de *La Mystique de Baudelaire* par Jean Pommier, a encore récemment tenté d'en montrer l'une des dimensions et orientations : celle qui le mène à la recherche des structures unitaires du monde telles qu'elles apparaissent dans l'homéopathie, dans les conceptions scientifiques de Geoffroy Saint-Hilaire, dans celles de Wronski aussi bien que dans les considérations sur les lois de l'harmonie musicale de Barbereau et de Durutte¹.

Hoëné Wronski est mort méconnu, le 9 août 1853, sur le territoire de la commune de Neuilly-sur-Seine, dont Ancelle est maire. Le 24 septembre, Baudelaire s'adresse à son conseil judiciaire : il a "besoin de faire quelques recherches relatives à certaines parties des doctrines de Wronski" et, comme il sait que les livres de celui-ci "sont introuvables", il lui demande de les emprunter à Mme Wronski.

Les livres en question sont :

Réforme du savoir humain

2 vol. in-4°

Un des volumes contient la partie mathématique, l'autre, la philosophie.

En second lieu

La Théorie mathématique de l'économie politique.

Remarquez bien que tel n'est point le titre de l'ouvrage. Je sais seulement qu'un des ouvrages de Wronski contient la *Théorie en question*. Je crois que c'est contenu dans une brochure in-4°. Mais il me semble que Mme Wronski doit deviner de quel ouvrage j'ai besoin.

Enfin, demandez à Mme Wronski comment *généralement* on doit s'y prendre pour se procurer des ouvrages quelconques de son mari, par ex-

emple : *Le Secret politique de Napoléon*, et *Le Faux Napoléonisme*².

C'était, jusqu'à il y a peu, la seule mention du nom de Wronski dans la correspondance de Baudelaire.

Quelques mois plus tard, il est encore à la recherche des deux premiers ouvrages dont il citait les titres à Ancelle. Cette fois, il s'adresse au disciple de Wronski, Lazare Augé, beau-père du philosophe Jean Wallon, un des amis du poète. Cette lettre a été découverte par Donald Bushaw à la Biblioteka Kórnicka de Poznan. Depuis lors, elle a été publiée et commentée par Juliusz Wiktor Gomulicki dans une plaquette tirée à un petit nombre d'exemplaires : *Baudelaire a Hoene-Wroński. Na marginesie nieznanego listu Baudelaire'a 1854*, Varsovie, Musée littéraire Adam Mickiewicz, 1983. Voici cette lettre, qu'ignorent presque tous ceux qui s'intéressent à Baudelaire³.

Suscription :

Ile St Louis
3, rue Boutarel.
Monsieur Augé.

4 Février 1854.

Mon cher Monsieur Augé, Est-ce une trop grande indiscretion que de vous emprunter pour 3 ou 4 jours la partie mathématique de la réforme du Savoir humain, et le livre (j'ai oublié le titre de celui là) où se trouvent les formules de l'Economie politique -? - Je ne suis pas perdueur de livres, et je connais la valeur de ceux-là - Vous savez que je ne veux pas, - d'ailleurs, cela ne servirait à rien, - user de la lettre que j'ai pour madame Wronski. - Dans quelques jours Donc, - en vous renvoyant ces livres, - Je vous dirais s'il y a lieu de les acheter, et en même Temps, je vous enverrais l'argent suffisant, - pourvu que vous m'indiquiez le chiffre à l'avance. - Si vous voulez bien me rendre aujourd'hui le service en question, enveloppez avec soin vos livres pour les Donner à ce commissionnaire, car je me rappelle qu'ils sont en assez mauvais état.

Mille Remerciements ; présentez mes amitiés à Wallon et à mad. Wallon.

Ch. Baudelaire
60. Rue Pigale.

On ne sait quelle réponse fut faite à cette demande. Ni la correspondance ni l'œuvre de Baudelaire ne permettent de déceler

les traces de la lecture de tels ouvrages. Pas plus en février 1854 qu'en septembre 1853, Baudelaire ne connaît le titre exact du livre relatif à l'économie politique. Cl. Pichois a d'abord suggéré que ce livre mystérieux pouvait être *Caméralistique. Economie politique et finances*⁴, tout en reconnaissant que Baudelaire aurait dû en prendre connaissance dans le manuscrit, *Caméralistique* n'ayant été publié qu'en 1884. M. Gomulicki a justement rejeté cette hypothèse qui ne correspond évidemment pas à l'indication d'"une brochure in-4°" mentionnée dans la lettre retrouvée. Il a substitué à *Caméralistique* la mince brochure de quatre pages in-4° publiée en 1833, "au Bureau du Messianisme", sous ce titre considérable : *Accomplissement des théories des probabilités pour maîtriser les opérations de vente à la Bourse, les jeux et généralement tous les phénomènes dépendant du hasard*. Certes, Baudelaire aurait cru pouvoir y apprendre à gagner à la loterie. Mais cet *Accomplissement* ne renferme que quelques formules relatives au calcul des probabilités, et non pas "les formules de l'Economie politique".

Une seule brochure in-4° les contient : l'*Adresse aux nations civilisées sur leur sinistre désordre révolutionnaire comme suite de la Réforme du savoir humain*, brochure de quarante-huit pages qui porte la date du 15 août 1848⁵. On comprend que Baudelaire, qui se rappelait ou connaissait par ouï-dire la substance de cette *Adresse*, ne se soit pas rappelé le titre. Celui-ci recouvre pourtant une abondance de formules mathématiques d'économie politique.

C'est donc bien l'*Adresse* qu'il cherchait ou recherchait. Lui qui, en 1848, avait mis Alphonse Esquiros, candidat à l'Assemblée constituante, dans un cruel embarras en lui posant des questions sur l'économie, voulait-il approfondir ses connaissances ? Ou se demandait-il comment l'économie politique pouvait être intégrée dans le système unitaire des analogies et des correspondances ?

DONALD BUSHAW
et CLAUDE PICHOS

Notes

1. Cl. Pichois, "Baudelaire, cet iceberg. . .", *Scritti in onore di Giovanni Macchia*, Milan, Mondadori, 1983, t. I, p. 497-504.

2. *Correspondance*, éd. Cl. Pichois et J. Ziegler, "Bibliothèque de la Pléiade", t. I, p. 231; notes, p. 836-837; la note relative à la "*Théorie mathématique de l'économie politique*" a été corrigée dans l'article cité *supra*. Mais voir la note 4.

3. Notre transcription est plus fidèle que celle de M. J. W. Gomulicki. – Nous remercions M. Marcel Kosman, directeur de la Biblioteka Kórnicka, d'avoir bien voulu nous communiquer une bonne photographie de la lettre.

4. Cette identification a été proposée dans l'article mentionné à la note 1.

5. A Paris, de l'Imprimerie de Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 56, au Bureau du Messianisme, rue Paradis-Poissonnière, n° 32. 15 août – 1848.

UN ANCÊTRE AUDOIS DE BAUDELAIRE

Dans la ville basse de Carcassonne, comme dans les villages environnants, le début du XVIII^e siècle est marqué par une suite de crises graves: mauvaises récoltes, épidémies, famine. Les décès l'emportent largement sur les naissances, avant même que le fameux hiver de 1709 ne se fasse sentir par la rigueur de ses températures.

Le dix avril 1708, Maître Gayraud, curé, baptise à Saint-Vincent Jean Campagnac, un ancêtre de Charles Baudelaire¹. Cet enfant, né dans un milieu modeste de province, va se retrouver à Paris apprenti, puis maître chapelier. D'un mariage avantageux sous contrat naissent huit enfants qui prendront un conjoint dans les milieux aisés. Une destinée assez extraordinaire pour l'époque qu'il semble passionnant d'étudier en replaçant les ancêtres du poète dans le milieu textile de Carcassonne.

Julie Foyot, la grand-mère maternelle de Charles Baudelaire, née en 1768, était issue du mariage entre Didier Foyot, procureur à Paris, et Marie-Madeleine Campagnac, dernière fille de Jean². Si l'on utilise la méthode Sosa Stradonitz, Jean Campagnac porte le numéro 30 dans l'arbre généalogique par rapport au poète. Son enfance se déroule dans un milieu modeste. Ses parents, Pierre Campagnac et Catherine Vidal, se marient sous contrat le 17 octobre 1694 à Saint-Michel, paroisse de la ville basse de Carcassonne. Le registre de notaire a disparu. Il aurait certainement appris la médiocrité de la dot dans ce milieu de tanneurs et de cardeurs.

Le jeune couple habite la maison familiale de la ferme, à l'angle de la rue de la Pélisserie et de la traverse des moulins (actuellement rues Aimé-Ramon et Littré)³. La demeure a encore gardé un certain caractère ancien avec les encadrements de fenêtre en bois. Dans ce quartier peu restauré, les maisons à un étage sont étroites, basses et

font souvent apparaître des colombages.

Dans cette maison Baptizat, naissent aussitôt Isabeau, qui épousera un cordonnier, et Pierre, mort à trois jours. Les conceptions suivantes seront plus espacées à cause du sevrage et des difficultés financières. Deux autres enfants meurent en bas âge: rien d'étonnant en cette période de restrictions alimentaires, de manque d'hygiène, de promiscuité. Un enfant sur deux n'atteint pas l'âge de quinze ans. Ici, sur six enfants, trois meurent dans leur première jeunesse.

Après la naissance de Marie, en 1705, la famille Champagnac change de quartier et s'installe avec les deux enfants dans la traverse de la Merci (rue des Etudes)⁴. La situation de Pierre s'améliore à partir de ce moment-là, car il hérite des biens de son père mort en 1706. Dans cette maison familiale de François Montpellier, naît le dernier enfant, Jean, le 9 avril 1708⁵, baptisé le 10 dans la paroisse Saint-Vincent. Le parrain, Jean Campagnac, oncle du nouveau-né, est cardeur et signe le registre. La marraine est la sœur utérine de la mère, Raymonde Blanc.

Cardeur en 1708, le père, Pierre Campagnac, est signalé dans le Compoix cabaliste de 1711: négociant, puis marchand revendeur⁶. Il vend la maison de la traverse de la Merci en 1713 et achète une bâtisse plus profonde dans le carré de Mansencal (27, rue de Verdun). Son commerce de détail prospère: les impositions quadruplent en huit ans. Il se spécialise dans la revente des foins, des animaux. Ses quelques moyens financiers lui permettent de mettre Jean en apprentissage, probablement comme cardeur ou tisseur. On peut imaginer qu'il part comme compagnon à travers la France et s'arrête à Paris.

En effet, la grand-mère maternelle de Jean, Françoise Baptizat, avait épousé Jean-Antoine Blanc lors d'un premier mariage. Leur fils, Louis, installé à Paris, vient de se retirer de la charge de chef des fourriers du roi. Il s'agit d'un préposé à fournir les vivres et le logement aux armées. Il habite dans la paroisse Saint-Laurent, rue du faubourg Saint-Denis. Il faut parler de cette ascension rapide qui ressemble fort à celle de son neveu qu'il favorisera.

Françoise Baptizat avait eu deux enfants, Louis et Raymonde, après son mariage de 1649 avec Jean-Antoine Blanc, tisseur de laine de Carcassonne. Un contrat signé devant Maître Austric prévoit une dot de cinquante livres, somme modeste. Veuve dès 1663, elle s'occupe

de l'avenir de ses enfants: en 1666, elle place Louis en apprentissage chez un maître tisserand de Conques. On remarquera la solidarité entre artisans puisque la mère ne verse aucune somme, contrairement aux habitudes de l'époque. Le maître s'engage à apprendre le métier pendant trois ans et demi au jeune orphelin qui n'a pas encore seize ans. Dans le textile comme ailleurs, les travaux sont plus ou moins estimés, même si le métier manuel est bien apprécié: fileuse, cardeur, rétorseur, tisseur de toiles, tisserand, pareur, tailleur. Les sommes demandées aux parents varient de huit à deux cents livres; pour un tisserand, de cinquante à cent livres.

Louis Blanc suit son apprentissage à Conques, puis à Carcassonne avec le même tisserand qui se déplace. En 1669, il part comme compagnon et terminera la carrière en qualité de chef des fourriers du roi. Il est vraisemblable qu'il est resté en contact avec sa mère et le nouveau foyer qu'elle a fondé, même s'il n'apparaît pas comme parrain ou témoin sur les registres paroissiaux de Saint-Vincent.

Avec Jeanne Bosquet, son épouse, il accueille son neveu Jean Campagnac et signe un acte devant notaire⁷ pour assurer son avenir. Devant Maître de Visigny, à Paris, le 13 janvier 1729, ils déclarent vouloir "procurer l'établissement de Jean Campagnac, leur neveu, âgé de vingt ans, qu'ils certifient fidèle". Pour cela, ils le confient au sieur Jean-Louis Veyret, marchand chapelier dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, rue du Roule.

Selon le contrat, pendant cinq ans, le maître s'engage à le nourrir, à blanchir son gros linge, à lui fournir un col et une paire de manchettes par semaine, une chopine de vin chaque jour, moyennant la somme de trois cents livres. Le montant est important, environ douze mille francs actuels, que verse son oncle. On peut imaginer alors la situation florissante de Louis Blanc et l'estime dont jouit le neveu, fraîchement parisien.

Arrivé comme compagnon, Louis Blanc – que le notaire appelle Louis Le Blanc – abandonne le tissage pour le commerce. En 1680, il épouse Catherine Yvoré, fille d'un laboureur picard et devient commis des vendeurs de marée. Il habite dans l'actuelle rue Montorgueil, aboutissement du chemin qui amène à Paris la marée des ports du Nord. Le 21 avril 1702, il achète une charge: chef de fourrière de la Maison du roi, que confirment des Lettres patentes de Louis XIV.

Officiers et sous-officiers, les fourriers sont chargés des besoins des troupes : casernement, couchage et vivres. Certains, attachés à la Maison du roi, organisent le logement des officiers faisant partie de la suite royale.

Après la mort de sa première épouse, Louis Blanc se remarie sous contrat le 18 avril 1725 avec Jeanne Rocquet, fille d'un bourgeois parisien. Le nouveau couple habite rue du faubourg Saint-Denis, dans la maison que possédait le beau-père, alors décédé. En 1727, Louis Blanc revend la charge de chef de fourrière pour 17.000 livres à un marchand franger de Paris. Il a près de quatre-vingts ans et rédige son testament dans lequel il n'oublie pas sa sœur utérine, Catherine Vidal, à laquelle il réserve un tiers de l'héritage.

Il meurt le 17 avril 1729. L'inventaire après décès mentionne une propriété à Belleville et une succession de 9000 livres à partager entre sa femme, son neveu et Catherine Vidal⁸. Cette dernière a dépassé la soixantaine et le négoce de son mari, Jean Campagnac, prospère.

Pour témoigner son affection et lui permettre de s'installer dans la capitale, Catherine Vidal transmet les trois mille livres à son fils Jean Campagnac, chapelier à Paris. Ainsi pourra-t-il ouvrir un commerce grâce à un heureux concours de circonstances⁹.

Un an après, le 3 août 1739, à Saint-Germain-l'Auxerrois, il épouse Marie-Louise Girard sous contrat. De cette union tardive vont naître huit enfants entre 1741 et 1762. Tous trouveront un conjoint dans les milieux aisés de la capitale. La fille aînée, Louise-Marguerite, achètera à sa majorité une charge de marchande-lingère du roi suivant la Cour, grâce à une somme de 1400 livres donnée par son père.

Jean Campagnac n'atteindra pas la soixantaine : il meurt le 7 novembre 1765 dans sa maison de la rue Saint-Honoré. Il venait d'assister au mariage de sa fille Marie-Magdeleine avec un procureur parisien, Didier-François Foyot, le 27 avril 1765 à la paroisse Saint-Paul. Lorsqu'elle décéda, en 1824, à Sézanne, il y avait trois ans que son arrière-petit-fils était né : Charles Baudelaire¹⁰.

JEAN-LOUIS BONNET
Carcassonne

Notes

1. Archives départementales de l'Aude [= A. D.]: série 4 E 069, Carcassonne GG 41.

2. Je dois à M. Jean Ziegler une vive reconnaissance d'abord pour avoir découvert l'ancêtre audois de Baudelaire, ensuite pour avoir parcouru avec patience les minutes des notaires parisiens. Qu'il me permette de lui dédier cette étude.

3. A. D. Aude: Carcassonne CC 195 et 206.

4. Voir note 3.

5. Coïncidence du jour et du mois: le descendant, Charles Baudelaire, naîtra le 9 avril 1821.

6. A. D. Aude: Carcassonne CC 219.

7. Archives Nationales: minutier central XV, 553.

8. Archives Nationales: minutier central LXIX, 298.

9. A. D. Aude: 3 E 1166.

10. Pour des renseignements complémentaires, on peut se reporter à l'étude suivante: Jean-Louis Bonnet et Juliette Costeplane, "Charles Baudelaire et ses ancêtres audois", *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, 1983, tome LXXXIII, p. 129-136.

Tableau d'ascendance de Madeleine Campagnac

1. Charles-Pierre BAUDELAIRE 1821-1867.
2. Joseph-François Baudelaire 1759-1827.
3. Caroline Archimbaut Dufays 1793-1871.
6. Charles Dufays.
7. Louise-Julie Foyot 1768-1800.
14. Didier-François Foyot, procureur à Paris, 1733 (Champagne)-an VI (Marne).
15. Marie-Madeleine Campagnac, vers 1750 (Paris)-1824 (Sézanne).
30. Jean Campagnac, né le 9 avril 1708 à Carcassonne, décédé le 7 novembre 1765 à Paris, marié le 3 août 1739 à Saint-Germain-l'Auxerrois avec
31. Marie-Louise Girard.
60. Pierre Campagnac, baptisé le 16 juin 1675 à Carcassonne, décédé le 12 juillet 1761, marié le 17 octobre 1694 avec
61. Catherine Vidal, baptisée le 21 mars 1671 à Carcassonne, décédée le 19 février 1755.
120. Pierre Campagnac, baptisé le 25 mars 1648 à Carcassonne, décédé le 6 juin 1706, marié entre 1670 et 1672 avec
121. Isabeau Montpellier, née vers 1641 à Roullens, décédée à Carcassonne le 29 novembre 1731.
122. Jacques Vidal, né à Fanjeaux, décédé avant 1699, marié le 31 juillet 1666 avec
123. Françoise Baptisat, mariée en premières noces avec Jean-Antoine Blanc en 1649, décédée le 9 mars 1707.

BAUDELAIRE ET LEOPOLD DURAS

En septembre 1851, Champfleury, qui va à Neuilly se remettre de sa fatigue, confie à Baudelaire la correction des épreuves de son livre, *Les Excentriques* – tâche dont Baudelaire s'acquitte avec beaucoup de conscience.

Les deux lettres qui nous renseignent sur cette collaboration – celle de Champfleury, écrite environ le 10 septembre¹, et la réponse de Baudelaire, trois jours plus tard² – mentionnent une autre commission dont Champfleury a chargé son ami: Baudelaire est prié d'“aller chez Duras avec la lettre ci-jointe”, ce qu'il a fait sans attendre, car le premier paragraphe de sa lettre affirme: “Aujourd'hui 13 sept[embre] je n'ai pas encore de réponse de Duras”.

Qui est ce Duras que Baudelaire semble connaître? Deux faits portent à croire qu'il s'agit de Léopold Duras, à cette époque rédacteur en chef du *National*.

D'abord, un article de Champfleury, “Les Arts populaires: les gras et les maigres”, paraîtra dans ce journal le 19 septembre. L'affaire en question a trait, sans doute, à sa publication.

D'autre part, les presses du *National* allaient imprimer le second “almanach démocratique”, *La République du Peuple*, enregistré par la *Bibliographie de la France* le 27 septembre 1851. Parmi les vingt-quatre rédacteurs, dont Hippolyte Carnot, Pierre Dupont, Alphonse Karr et François Arago, figurent les noms de Léopold Duras et de Charles Baudelaire.

C'est Duras qui donne le ton du recueil avec le premier article: “La politique est le premier élément de l'éducation républicaine d'un peuple. Faisons donc de la politique!” Plus loin, entre une chanson de Gustave Mathieu³, “Le Pauvre”, illustrée par Nadar, et deux fables de Lachambeaudie, un poème de Baudelaire, on le

sait, "L'Ame du vin". Qu'il le voulût ou non, Baudelaire servait la cause du *National*, journal du républicanisme modéré, car le poème est orné d'une vignette de Damourette qui représente un paysan et un curé, attablés en plein air; entre eux, au loin, un clocher d'église, et son reflet emblématique, une bouteille de vin.

Ce poème d'un Baudelaire socialisant doit peut-être son insertion dans l'almanach à l'un des autres rédacteurs, Pierre Dupont. Baudelaire était l'ami du chansonnier depuis dix ans au moins⁴, et venait de publier à la fin d'août l'étude élogieuse qui devait former la préface des *Chants et Chansons*⁵ – collection que *La République du Peuple* recommande à ses lecteurs. Dupont est même en quelque sorte la vedette de l'almanach: son portrait en vignette, annoncé sur la couverture, figure en tête de son chant, "Kossuth".

Ce fut le temps de sa plus grande célébrité, et, comme l'affirme D. Higgins, sa carrière se confond, entre 1848 et 1851, avec l'histoire de la révolution⁶. Baudelaire a pu être présenté alors à Léopold Duras par Dupont, car les bureaux du *National*, ayant été l'un des points sensibles de l'insurrection en 1848, étaient devenus le foyer du républicanisme, "une espèce de Coblenz démocratique auquel il [fallait] tenir par quelque lien pour être quelque chose", prétendit *L'Opinion publique* en septembre 1848⁷. Le prédécesseur de Duras, Armand Marrast, avait passé directement, en effet, du *National* au gouvernement provisoire.

Remarquons en passant que cette rencontre devient plus probable par le fait que le Divan Le Peletier, café fréquenté par Baudelaire, se trouvait au numéro 5, rue Le Peletier, à deux pas du *National*, qui occupait le numéro 3.

Léopold Duras était donc par sa position un personnage de quelque importance dans la deuxième République. A l'âge de vingt-trois ans, il avait fondé à Limoges *La Revue du Centre*. Appelé au *National*, il prit bientôt la place de Marrast, et posa lui aussi sa candidature en 1848, dans la Haute-Vienne et dans la Corrèze. *La Tribune nationale*, journal où Baudelaire avait été, du 10 avril au 6 mai, secrétaire de la rédaction, l'évoqua avec sarcasme le 26 mai – "Le *National* publie une excellente réclame en faveur de la candidature électorale de son estimable rédacteur en chef" – et le 4 juin 1848: "Le *National*, par la plume de M. Léopold Duras, tend

la main à toutes les bonnes âmes charitables d'électeurs, en leur demandant un pauvre petit suffrage pour M. Léopold Duras"⁸.

Duras, qui ne fut pas élu, soutenait cependant la cause de Cavaignac, et après les élections du 10 septembre, préconisait une politique de réconciliation et d'unification. "Estimé même de ses adversaires", selon Gustave Vapereau⁹, il devint syndic des journalistes à l'Assemblée nationale.

Léopold Duras resta fidèle à son républicanisme: dès juillet 1851, *Le National* s'oppose à la révision de la constitution bientôt imposée par Louis-Napoléon. C'est donc un journaliste influent d'opposition qui apparaît brièvement dans ces lettres de Champfleury et de Baudelaire, et qui devait, quelques mois plus tard, partir pour la Belgique, lors de la suppression du *National* et l'anéantissement des espoirs de 1848. Il s'occupa enfin de commerce à Bordeaux, où il mourut le 10 mars 1863, à l'âge de quarante-huit ans.

Il n'est pas peut-être sans intérêt de constater ce lien de plus rattachant le poète des *Limbes* au monde politique des années 1848-1851. D'ailleurs, Baudelaire l'a dit: "il n'y a pas de minuties en matière d'art"¹⁰.

GRAHAM ROBB

Notes

1. *Lettres à Charles Baudelaire*, publiées par Vincenette et Claude Pichois, *Etudes baudelairiennes* IV-V, Neuchâtel, La Baconnière, 1973, p. 78.

2. *Correspondance*, éd. Cl. Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973, t. I, p. 179.

3. Sur Gustave Mathieu, voir l'article de Luc Badesco, "Baudelaire et la revue *Jean Raisin*", *Revue des Sciences humaines*, fasc. 85, janvier-mars 1957, p. 55-88.

4. Voir *Baudelaire devant ses contemporains*, textes recueillis et publiés par W. T. Bandy et Cl. Pichois, Monaco, Editions du Rocher, 1957. Rappelons que Gustave Le Vavas seur a rencontré Baudelaire pendant les journées de Juin, un fusil à la main, en compagnie de Dupont (Eugène Crépet, *Charles Baudelaire: étude biographique*, revue et mise

à jour par Jacques Crépet, A. Messein, 1906, p. 82).

5. *Œuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1975-1976, t. II, p. 26-36.

6. "Pierre Dupont: A Chansonnier of the 1848 Revolution", *French Studies*, t. III, n° 2, avril 1940, p. 122-136.

7. Cité par Pierre Guiral, dans *Histoire générale de la presse française*, éd. Cl. Bellanger et al., t. II, Presses Universitaires de France, 1969, p. 210.

8. Cité par Jules Mouquet et W. T. Bandy, dans *Baudelaire en 1848. La Tribune nationale*, Emile-Paul Frères, 1946, p. 121 et 258.

9. *Dictionnaire universel des contemporains*. Supplément à la première édition, Hachette, 1859. J'utilise aussi le *Dictionnaire de biographie française* et le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, de P. Larousse.

10. *Œuvres complètes*, t. II, p. 335.

“LÉONTINE S'ENTÊTE ... ”

Une curieuse lettre de Baudelaire¹, en date du 25 juin 1854, brosse le rapide portrait moral d'une certaine Léontine, qui, pour enjoué qu'il soit, n'aura pas d'autre écho dans la correspondance du poète. Cette passante, “si elle avait un nom”², méritait – eu égard à l'originalité de son tour d'esprit – plus complète identification.

Pour ce faire, c'est avec l'insensé Philoxène Boyer³ qu'il convient de commencer l'enquête; un Boyer que Baudelaire connaît au moins depuis 1852⁴; un Boyer qui vient de se ruiner pour soutenir sa réputation littéraire et fréquente, du monde ou du demi, quiconque se plaît à l'écouter. Laissons la parole à Asselineau:

[...] un soir au restaurant Deffieux, en sortant du spectacle, il fit je ne sais comment connaissance d'une femme terrible, Léontine B. si elle avait un nom; espèce d'aventurière, d'autres ont dit moucharde, qui traînait après elle une société impossible de filles entretenues ou à entretenir et de chevaliers d'industrie. Elle l'écouta, l'admira, l'applaudit; elle l'invita à dîner et lui donna des soirées chez elle rue de Londres où l'on exalta ses vers⁵.

Baudelaire ne fut pas exclu de ces soirées comme en témoigne une lettre d'invitation, datée du 24 mars 1854, et signée Boyer:

Mon cher ami,

Je me charge auprès de vous d'une supplique très difficile à rédiger – et au succès de laquelle on tient énormément! Pourquoi l'on m'en a chargé? les gens aimables diront qu'ils comptent sur mon style, moi j'affirmerai que c'est pour pouvoir m'imputer l'échec – en cas d'échec! Calculez donc le cas où vous m'indusez.

Demain samedi *Léontine* pend la crémaillère dans son nouvel appartement (boulevard du Temple 28). Ses amis dînent et festoient à 6 heures. Les moins liés viennent le soir. On veut que vous soyez des plus liés et que vous

veniez vous mettre à table à côté d'amis et de gens utiles dans l'occasion. Ne refusez pas! On vous demande, comme vous serez, à l'heure que vous voudrez, pour le temps qui vous sera loisible! mais on vous demande et on vous exige, fût-ce une heure? Venez donc à six heures demain, et je n'ai pas besoin de vous dire que personne autant que moi n'aura plaisir à trinquer avec vous⁶!

Baudelaire n'appréciant pas toujours à leur juste mesure les invitations de Boyer⁷, faut-il voir en l'absence du destinataire la riposte du tyrannique compagnon:

Une nuit [Boyer] envoya chercher à 3 h. du matin Baudelaire qui, couché et enrhumé, envoya promener le commissionnaire⁸.

Mais de tels débordements ne semblent pas altérer l'intérêt amusé de Baudelaire; et c'est en diligent Mercure qu'il rend compte à Boyer de son entrevue avec Léontine, invitée, à ce que l'on peut deviner, au même titre que Philoxène à l'anniversaire d'Henriette Fernande Perrin de Bellune, petite-fille du maréchal Victor; la lettre roule, en termes aujourd'hui voilés sur une indiscretion commise:

[...] Léontine s'entête. Je suis persuadé que je me suis très bien acquitté de ma commission de confiance. Je suis revenu à la charge trois fois.

Dès la première, elle m'a interrompu très brusquement, et quand enfin j'ai pu lui expliquer soigneusement que cette fête était familiale, secrète, que Boyer lui-même était censé l'ignorer, – elle m'a répondu: Eh bien, ce n'est plus un secret, puisque je le sais. Mon cadeau aura eu pour cause une indiscretion de Boyer. Pourquoi me l'a-t-il dit?

Je sais que cela vous cause de l'inquiétude et je le comprends. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que Léontine a un tour d'esprit très original. Puisqu'elle s'entête si fièrement, je vous engagerais à laisser courir l'événement. Ce n'est après tout que l'hommage d'un esprit étourdi...⁹

Il apparaît, à en croire Asselineau, que le moindre des défauts de Léontine n'était pas la mythomanie. A telle enseigne qu'elle persuada Boyer que la princesse Mathilde, dont elle se disait la lectrice et l'amie, avait été charmée des vers du poète au point de tomber amoureuse de lui. Embarrassé de ce foudroyant succès, Boyer, aussi naïf qu'extroverti, demanda conseil à ses amis.

– Mon cher, lui disait froidement B[audelaire], il ne s'agit pas ici d'une intrigue avec une grisette. Avec de telles femmes, il faut aller vite et

résolument. Vous entrez, vous v[ous] jetez à ses pieds, vous la culbutez sur le canapé, et vous ...

- Mais, mon ami, répondait [Philoxène], si je ne suis pas prêt?

- Allons donc! avez-vous à votre âge de pareils scrupules? Allez-y hardiment et la nature vous sauvera¹⁰.

Philoxène n'eut pas le loisir de mettre en pratique ses précieux conseils: le 9 décembre 1854, Léontine comparut devant la 6^e chambre correctionnelle du Tribunal de Paris, pour trois chefs d'accusation que l'on peut ainsi résumer: usage de fausses identités, escroquerie, atteinte à la famille impériale¹¹.

La prévenue, âgée de 45 ans, bien qu'elle n'en avouât que 36, requit l'intérêt des chroniqueurs. On la vit apparaître "vêtue du deuil le plus sévère et le plus élégant"¹². "Nul hiver n'a encore neigé sur ses cheveux parfaitement noirs; elle est mise avec une élégance d'assez bon goût: mantelet noir, robe noire, sur lesquels se jouent le velours et la dentelle, et dans ce flot d'étoffes coquettement chiffonnées, sa figure, un peu dure d'ailleurs, ne jure cependant pas trop"¹³.

Ni sur son nom, ni sur ses pseudonymes, les deux rédacteurs judiciaires ne sont entièrement d'accord. Marie-Jeanne-Marguerite Gouzel, ou Gougel, était également connue sous les pseudonymes de femme Beauzien, ou Beauzen, femme Delarue, femme de Charnacé, ou de Charriou, femme Bocage, femme Meunier.

Ancienne pensionnaire d'une maison de tolérance, *Léontine* s'était ingéniée, depuis 1839, à tromper la vigilance de la police, qui traquait avec sévérité les femmes repenties. Elle avait déjà été condamnée à trois mois de prison pour avoir porté un habit d'homme, sur lequel elle arborait la Légion d'honneur.

En 1854, elle se donnait, selon l'interlocuteur, pour artiste-peintre, artiste du Théâtre-Français, amie de personnages influents (outre la princesse Mathilde, le prince Jérôme). Afin de faire bonne mesure, elle se disait aussi parfois petite-fille de Beaumarchais.

Résumons ici ses déboires. A l'Hôtel, somptueusement meublé, de la Cité de Londres, qu'elle occupait pour la somme de 250 francs par mois, Madame *Delarue* menait une vie qui scandalisait son propriétaire:

Elle recevait beaucoup de monde, faisait du jour la nuit et *vice versa*; elle donnait des soirées où l'on buvait plus de champagne et d'eau-de-vie que

d'eau sucrée¹⁴.

Chassée pour tapage nocturne, Madame *Delarue* y laissa une traite impayée de 215 francs. Qu'importe! Elle se rebaptisa *Léontine Bocage*; elle s'installa au 32, boulevard du Temple¹⁵, et y fit placer pour 1200 francs de meubles, et pour 437 francs de tapis; mais comme elle cessa d'honorer ses traites à compter de juin 1854, elle fut saisie, alors qu'elle était en voyage. La vente, qui ne rapporta que 640 francs absorba le paiement du loyer et des tapis. A son retour, elle vendit pour son profit personnel le lit que la saisie lui avait laissé.

Parmi les plaignants, on compte, outre son ancien propriétaire de la Cité de Londres et le tapissier qui avait meublé l'appartement, une couturière auprès de laquelle *Léontine* avait contracté une dette de 53 francs; la naïve ouvrière alla, sûre de son bon droit, se plaindre à l'acteur *Bocage*, qui lui rit au nez en lui disant qu'il n'avait jamais connu cette femme.

Interrogée sans ménagement par le Président, *Léontine* se défendit avec énergie:

Le Président : Mais vous-même, comment viviez-vous, quelles étaient vos ressources?

La prévenue : Mon talent. J'ai fait longtemps des peintures de fleurs, et dans ces derniers temps, après avoir eu pendant 2 ans des relations avec un monsieur très bien qui est en ce moment chargé d'une mission scientifique, j'ai vécu de l'argent qu'il m'a fait parvenir. Je suis bien malheureuse, rien ne me réussit et ne vient seconder mes intentions. On me poursuit toujours; on est allé jusqu'à imaginer que je tenais une de ces maisons clandestines où de belles jeunes femmes... je ne sais plus comment on appelle ces maisons... Eh bien non, je ne suis pas une femme semblable, je n'ai jamais reçu de dames chez moi; j'y ai reçu des peintres, des sculpteurs, des poètes, des artistes de tous genres, rien que des hommes, toujours des hommes¹⁶.

Sa version sur le chef de s'être fait passer pour lectrice de la princesse *Mathilde* diffère quelque peu de celle d'*Asselineau*. Nous donnons la conclusion du compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*, qui restitue l'atmosphère de l'audience:

M. le Président : Vous vous êtes dite lectrice de Son Altesse Impériale la princesse *Mathilde*?

La prévenue : C'est une plaisanterie qui a été faite chez moi et qui me coûte

cher. Un poète, M. Boyer, m'avait communiqué des vers; je voulus les lire chez moi et pour mieux fixer l'attention de mes auditeurs, je dis que je les avais lu à Madame la Princesse Mathilde. Depuis ce jour, une amie, en plaisantant, ne m'appelait plus que la lectrice de la princesse Mathilde. Je n'ai plus rien à vous dire, Monsieur; j'ai été condamnée à 3 mois de prison pour avoir porté un costume d'homme, mais je n'ai jamais eu 5 francs de dettes, et je n'ai jamais fait tort de 5 francs à personne.

M. le Substitut Marie a soutenu la prévention.

Maitre Perrot de Chaumeux a présenté la défense de la prévenue et a fait écarter deux des chefs de la prévention.

Sur le troisième, la prévenue a été condamnée à 15 mois de prison et 50 francs d'amende¹⁷.

L'aventure n'en resta pas là. Avant le procès, Boyer fut convoqué par le colonel de la maison militaire de la princesse "lequel l'interrogea avec bonté et d'un ton de compassion comme on le prend avec un enfant ou avec un fou. On l'avait pris pour fou en effet et peu s'en fallut qu'on ne lui proposât une place dans une maison de santé"¹⁸.

La conclusion revient à l'impassible Asselineau:

B[audelaire] fit une scie terrible à [Philoxène], il l'engageait à aller voir Léontine à sa prison, lui remontrant qu'il lui devait bien cette visite après tant d'autres qu'il lui avait faites. [Philoxène] entendant cela devenait malade de fureur. Quant à [Léontine] elle n'alla pas jusqu'au bout de sa peine. Elle sortit un beau jour et vint sauter au col de [Philoxène] un soir à la salle de la rue de La Tour-d'Auvergne pendant une représentation de ses *Chercheurs d'Amour*. Il la reçut assez mal. Je crois néanmoins qu'ils se rapatrièrent dans la suite. Elle doit être morte depuis. Du moins on n'en a plus entendu parler¹⁹.

SYLVAIN-CHRISTIAN DAVID

Notes

1. *Correspondance*, éd. Cl. Pichois et J. Ziegler, "Bibliothèque de la Pléiade", 1973, 2 vol., t. I, p. 282.

2. Selon l'expression amphibologique d'Asselineau, à qui nous devons la part majeure de cet article: cf. *Notes d'Asselineau sur Philoxène Boyer et Baudelaire*, dans *Baudelaire et Asselineau*, textes recueillis et commentés par J. Crépet et Cl. Pichois, Nizet, 1953, p. 208 et sq.

3. Expression de Baudelaire; *Correspondance*, t. I, p. 207.
4. La première apparition du nom de Boyer dans la *Correspondance* est dans la lettre du 3 janvier 1853, ci-dessus mentionnée.
5. *Notes d'Asselineau*, p. 208
6. *Lettres à Charles Baudelaire*, p. p. Vincenette et Claude Pichois, Neuchâtel, La Baconnière, 1973, p. 66-67.
7. *Correspondance*, t. I, p. 275, lettre à Asselineau: " – C'est pour demain que vous avez été, ainsi que moi, invité par Philoxène. – Je désire ne pas aller à ce dîner. – Si vous en êtes, trouvez une excuse pour moi. La plus grossière est la meilleure. – Baudelaire est malade." Cette lettre peut également être mise en rapport avec l'invitation dont il est question plus loin (cf. note 16).
8. *Notes d'Asselineau*, p. 208.
9. *Correspondance*, t. I, p. 282.
10. *Notes d'Asselineau*, p. 209-210.
11. Nous bâtissons notre récit sur les deux articles parus le 10 décembre 1854, l'un dans *Le Droit*, l'autre dans la *Gazette des Tribunaux*.
12. *Gazette des Tribunaux*.
13. *Le Droit*.
14. *Gazette des Tribunaux*.
15. Les deux chroniqueurs sont d'accord sur cette adresse, qui diffère légèrement de celle que donne Boyer dans sa lettre à Baudelaire.
16. *Gazette des Tribunaux*. Asselineau n'est pas du même avis: "Boyer me fit dîner avec elle une fois à l'hôtel Thierry. Le soir toute la société monta en fiacre et se rendit rue de Londres d'où sur la simple inspection du lieu qui sentait le bordel et la maison de passe, je m'échappai pendant que les dames ôtaient leurs chapeaux". *Notes d'Asselineau*, p. 208-209.
17. *Gazette des Tribunaux*.
18. *Notes d'Asselineau*, p. 210.
19. *Notes d'Asselineau*, p. 210-211. Asselineau signale, dans le *Bulletin du bouquiniste* (1867, t. II, p. 611-612), que la représentation eut lieu en 1856.

INFORMATIONS

Paul Blanc

Paul Blanc avait publié et commenté dans le *Bulletin baudelairien* en 1977 (t. 13, n° 1) deux lettres inédites de Baudelaire; l'une était adressée à Polydore Millaud en janvier 1859, l'autre à Firmin Maillard le 6 juillet 1859. Il les avait recueillies en 1979 dans une plaquette intitulée *A propos de deux lettres inédites de Baudelaire* après en avoir fait l'objet d'une communication à l'Académie de Nîmes le 24 novembre 1978. Cette plaquette de 55 pages, préface d'André Nadal, sortit des presses de l'Imprimerie Bené; elle ne porte pas de nom d'éditeur. L'auteur en avait pris le copyright.

Né le 9 avril 1929 à Avignon, Paul Blanc était devenu directeur de banque. Il consacrait une partie de sa vie à la littérature et avait été élu membre résidant de l'Académie de Nîmes le 11 décembre 1981. Il est mort le 30 janvier 1985 à Nîmes. C'était un homme aussi affable que dévoué, appartenant à la grande famille de ces bons serviteurs des lettres qui œuvrent en province et que Paris oublie trop souvent.

Nous conserverons le souvenir de cet homme de bien. A ses filles, à son fils nous exprimons toute notre sympathie.

LES DIRECTEURS DU
BULLETIN BAUDELAIRIEN

Errata

Notre collaborateur Jean-François Delesalle nous signale quelques regrettables fautes qui se sont glissées dans les notes de son article sur "Baudelaire, Jules Viard et la passante" (*Bulletin baudelairien*, t. 19, n° 3 [décembre 1984]). Voici les corrections qu'il y aurait à apporter à son texte:

Page 64, note 10 – Lire: 24 mai (au lieu de: 2 mai).

Page 66, note 28 – Lire: p. 304 (au lieu de: p. 83).

Page 66, note 32 – Lire: p. 548 (au lieu de p. 58).

PUBLICATIONS DU CENTRE W. T. BANDY
D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

1. *Index des rimes des "Fleurs du Mal"* par W. T. Bandy, 1972. 45 p. \$2.00
2. Charles ASSELINEAU. *Salon de 1845*, présenté par Jean Ziegler, 1976. 29 p. \$3.00
3. Auguste VITU (?). *Le Corsaire-Satan en Silhouette: le milieu journalistique de la jeunesse de Baudelaire*, édité par Graham Robb, 1985. 123 p. \$8.00

CENTRE W. T. BANDY D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches ou ceux qui s'intéressent à la vie, à l'oeuvre, à l'influence de Baudelaire ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

- 1) presque toutes les oeuvres originales de Baudelaire;
- 2) les périodiques dans lesquels ont été publiés les pré-originale;
- 3) les réimpressions des oeuvres;
- 4) toutes les éditions des oeuvres complètes;
- 5) pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
- 6) plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
- 7) dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;
- 8) plusieurs centaines de traductions de ses oeuvres, dans toutes les langues.

Le "cerveau" du Centre est une bibliographie exhaustive des oeuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 25000 fiches. Une liste dactylographiée de ces références—arrêtée à 1966—est à la disposition des visiteurs au Centre; elle est complétée par un index des auteurs et par un index des sujets.

Le personnel du Centre est composé des Professeurs W. T. Bandy, James S. Patty, Claude Pichois, Raymond P. Poggenburg, et d'un assistant de recherches. Celui-ci nommé pour une année (et renouvelable) doit être un étudiant gradué qui prépare une thèse sur Baudelaire ou sur un sujet voisin. Les candidatures sont reçues au début de l'année civile, à l'adresse du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français. Parmi les collaborateurs on citera les noms de MM. Yoshio Abé, William Aggeler, Nicolae Babuts, W. T. Bandy, R. T. Cargo, Philip F. Clark, J.-Fr. Delesalle, Peter Hambly, P. C. Hoy, Mme Lois Boe Hyslop, MM. René Galand, Albert Kies, F. W. Leakey, Mme Mariel O'Neill, MM. James S. Patty, Raymond P. Poggenburg, Jean Pommier, Marcel Ruff, J. C. Sloane, Allen Tate, James K. Wallace, Jean Ziegler et Melvin Zimmerman.